

Charles Maurras et Montealegre

Un marquis péruvien face aux Empires

1913-1914

Víctor Samuel Rivera

Universidad Nacional Federico Villarreal (Lima, Pérou)

Résumé: Cet article cherche à montrer les relations entre le nationaliste français Charles Maurras et le philosophe et historien péruvien José de la Riva-Agüero y Osma, marquis de Montealegre de Aulestia, à partir de leur situation en 1913-1914. Cette date correspond à un voyage à Paris du second, en visite auprès des frères García Calderón, Francisco et Ventura. Pour ce faire, on étudiera le contexte idéologique et politique de l'époque, leurs réseaux sociaux de contacts, et finalement, on expliquera un fait surprenant pour l'étude des idées politiques péruviennes des années 1900: bien que Maurras soit le maître vivant le plus proche de Montealegre, tous deux n'ont pas maintenu de relations personnelles directes le reste de leurs vies.

Mots-clés: José de la Riva-Agüero, Marquis de Montealegre de Aulestia, Charles Maurras, monarchiste, maurrassisme, traditionalisme, Pérou, Génération de 1900.

L'Ordre et le Désordre

Cette contribution a un but historique: éclaircir la relation entre un Péruvien et un Français. Il s'agit du marquis de Montealegre (1885-1944) et de Charles Maurras (1868-1952). Le premier est le leader de la «Génération de 1900», au Pérou; le second, avec Maurice Barrès, est le fondateur du mouvement, de la revue puis du journal *l'Action Française*, et demeure certainement le penseur nationaliste à la plus grande efficacité sociale dans l'Europe d'avant la Seconde guerre mondiale¹. Il n'existe à ce jour aucune étude qui les relie dans l'histoire des idées politiques, ni, encore moins, dans le domaine des relations sociales. En réalité, quand le chercheur impartial se plonge dans le processus conceptuel et dans les sources de José de la Riva-Agüero y Osma, marquis de

¹ Sur Maurras en général, se reporter à la récente biographie de Stéphane Giocanti: *Maurras. Le Chaos et l'Ordre*, Paris, Flammarion, 2006.

Montealegre de Aulestia², l'absence d'études sur ce lien affecte sa sensibilité historique; il s'agit d'un cas particulièrement alarmant de manquement au patrimoine mémoriel. La sensation que procure l'historiographie des thèmes péruviens, et les études actuelles en Histoire des idées politiques péruviennes, ne donnent aucune piste sur ces deux personnages; cela n'enlève rien au fait que Charles Maurras fut un antécédent indubitable du genre de pensée politique que cultivait Montealegre. Il faut dire que, *mutatis mutandis*, c'est la même sorte de pensée, que nous pouvons appeler «traditionalisme politique»³. Tous les deux, Montealegre et Maurras appartiennent à une communauté diffuse – mais puissante – de penseurs politiques antilibéraux et contre-révolutionnaires typiques des années 1900, et plus encore, du 1900 français. Si cela ne fournit pas une justification suffisante pour leur étude conjointe, comme nous essaierons de le montrer par la suite, tous deux se connurent personnellement vers 1913, à Paris, comme conséquence de leur appartenance à une communauté diffuse de penseurs politiques opposés aux Lumières. Malheureusement, un événement fâcheux assombrit leur relation, qui s'en trouva durablement affectée. Une fois dans sa vie, Montealegre montra, dans une lettre privée, de la gratitude, après un si long silence. Malgré tout, il avait été «un maître lumineux», écrivit-il⁴.

L'historiographie en vigueur jusqu'à aujourd'hui sur la pensée politique de Montealegre – que nous connaissons mieux, au Pérou, sous son nom civil de José de la Riva-Agüero – établit une périodisation simplificatrice de l'évolution de ses idées politiques, de telle manière que celles-ci peuvent se diviser autour d'un événement marquant, autour de 1932, qui séparerait un premier d'un second Riva-Agüero; le premier serait libéral, le second «conservateur», ultramontain ou fasciste⁵. La division en deux périodes fait du plus fondamental et du plus intéressant de l'œuvre du Marquis une extension – peut-être plus érudite – du langage moyen partagé par tous ses voisins moins illustres de 1900, dont nous faisons bien d'abrèger la mémoire; la division fait de son œuvre intéressante de 1905, 1910 ou 1916 quelque chose qui, en aucun cas, n'aurait de relation avec des personnages comme Maurras ou Barrès. Une fois la légende acceptée, on comprend l'apathie et l'ignorance des historiens pour une relation que n'importe quelle enquête sérieuse donnerait pour immédiate et manifeste. Mais, pour de nombreuses raisons, cette périodisation est erronée. De plus, nous nous référons à des raisons conceptuelles dérivées de l'étude des idées de Montealegre, pas de tels ou tels

² Pour la biographie du marquis, voir José Jiménez Borja, *José de la Riva-Agüero*, Lima, Universo, 1966; Victor Samuel Rivera, "El Marqués de Montealegre de Aulestia. Hermeneuta de la contrarrevolución", in *Solar. Revista Iberoamericana de Filosofía*, num. 4, 2008, pp. 103-137.

³ Voir René Le Senne, *Tratado de Moral General*, Madrid, Gredos, 1973 (1967), pp. 452-453.

⁴ Pour citer des œuvres du marquis de Montealegre, nous suivons un ordre canonique. Vu que la plus grande partie de son œuvre se trouve dans les onze volumes que l'Institut Riva-Agüero (IRA) a publiés durant une décennie, les références des lettres indiqueront l'édition, le tome en chiffres romains et les pages correspondantes en chiffres arabes, dans cet ordre. La correspondance suit une numérotation régulière du tome XII au tome XX. A ce jour (2010), elle est encore incomplète. En ce qui concerne le «maître lumineux», voir *Lettre à Charles Lesca du 9 février 1935*, IRA, t. XVIII, p. 624.

⁵ Voir Pedro Planas, *El 900. Balance y recuperación*, Lima, CITDEC, 1994, en particulier pp. 97-134. Le schéma basique est dû en grande partie à ce que les légataires de Montealegre se chargèrent de l'introduction à sa pensée, en particulier Mario Alzamora Valdez et César Pacheco Vélez, qui s'y connaissaient très peu en philosophie. Voir César Pacheco, "Prólogo", in José de la Riva-Agüero, *Afirmación del Perú, fragmentos de un ideario*, Lima, PUCP, 1960, p. XXXIX.

actes politiques, qui se comprennent suffisamment dans leur contexte et y submergent leur interprétation de l'histoire. Nous partirons ici de l'idée subversive, mais historiquement vraie, que Montealegre fut, tout au long de sa vie intellectuelle, ce qu'un Français appellerait un maurassien royaliste, un auteur traditionaliste politique dont les sources sont liées à la pensée monarchique française du début du XX^e siècle et, singulièrement, avec le contexte des idées politiques et philosophiques des membres de l'*Action Française*. Le traitement historique de ce thème nécessite une étude indépendante, à laquelle nous nous consacrons déjà.

Les coordonnées conceptuelles du marquis

Les années 1900 virent surgir un ensemble d'intellectuels singuliers au Pérou, une génération exceptionnelle de créateurs et pionniers talentueux. Ces singularités intellectuelles héritèrent d'une question centrale pour la pensée politique péruvienne de tout le siècle: la question de la nationalité et de l'identité politique péruvienne⁶. Il s'agit d'un groupe générationnel très complexe, né chronologiquement vers la fin de la Guerre du Pacifique entre le Chili, la Bolivie et le Pérou (1879-1884), un événement qui marquerait l'axe de leurs idées politiques⁷. Le groupe comprenait des écrivains, des philosophes, des sociologues et des historiens, dont la plupart sortaient du Collège de La Recoleta, une école religieuse française récemment fondée. Il faut préciser que c'était une école française pour l'élite catholique de Lima, une école où l'on parlait français, apprenait le latin et lisait Joseph de Maistre⁸. La congrégation qui le dirigeait, les Sacrés Cœurs de Jésus et Marie, trouvait ses origines dans la résistance française à la Grande Révolution, comme le marquis lui-même avait l'habitude de le rappeler en public; c'était donc une congrégation antilibérale⁹. Cette génération entra à l'Université Nationale Majeure de San Marcos de Lima au début du siècle, ce pourquoi l'historiographie actuelle l'appelle aussi «Génération de 1900» et ses membres, les *novecentistas*. A cause de la date de publication de la première œuvre notoire de Montealegre, on l'appelle également dans l'historiographie péruvienne «Génération de 1905»¹⁰. L'école française, inspirée par la Restauration, combinait la présence de la pensée réactionnaire et de l'ultramontanisme de Joseph de Maistre avec le plus récent de la culture française de son temps, tant littéraire que sociologique. Cet accès à la toute dernière littérature conceptuelle, en particulier en sciences sociales et en philosophie, vaudrait aux *novecentistas* leur titre de «futuristes» parmi leurs contemporains. Les

⁶ Voir Miguel Giusti, "La irrealidad nacional", in *Boletín del Instituto Riva-Agüero*, num. 18, 1991, pp. 91-105.

⁷ Voir Ricardo Cubas, *Rediscovering the Peruvian Culture. A Study of the Intellectual Influence of Francisco García Calderón and the Generation of 900 in the Peruvian Political Debate During the Early Twenty Century*, thèse (Mg. Histoire), Cambridge, Center of Latin American Studies, 2000.

⁸ Voir Francisco García Calderón, *José de la Riva-Agüero, recuerdos*, Lima, Santa María, 1949, p. 9.

⁹ Comme Montealegre lui-même en témoigne. Voir José de la Riva-Agüero, "Discurso en el cincuentenario del Colegio de La Recoleta", in *Boletín Escolar Recoletano* (Lima), novembre-décembre 1943, pp. 58-62.

¹⁰ Voir en général Francisco Guerra-García, "Los Novecentistas", in *Socialismo y participación*, num. 47, 1989, pp. 1-6.

membres les plus notables de la Génération de 1900 furent José de la Riva-Agüero (ensuite marquis de Montealegre de Aulestia), Francisco García Calderón et son frère Ventura, le philosophe Óscar Miro Quesada, le journaliste José Gálvez et Víctor Andrés Belaunde, sociologue et diplomate éminent.

Les *novecentistas*, tout jeunes au commencement du XX^e siècle, seraient les créateurs – ou diffuseurs – des «idées-forces» (aux dires d'Alfred Fouillée) qui dirigeraient les faits sociaux et politiques marquants du XX^e siècle. En ce qui concerne la théorie et la philosophie politiques d'alors, le pragmatisme américain – et son sympathique cousin, le démocratism émersonien¹¹ –, l'irrationalisme et le volontarisme sous ses divers aspects se donnèrent rendez-vous de manière plus ou moins diffuse, ainsi que les libéralismes néo-kantien et utilitariste, et le positivisme progressif et libéral. Dans ce résumé serré, nous reconnaissons, sous d'autres habits, notre propre géographie conceptuelle de la philosophie politique. Les pragmatistes étaient des Hilary Putnam tardifs ou des Richard Rorty des années 1900, les irrationalistes étaient des Gianni Vattimo, les néo-kantiens des Jürgen Habermas et le premier John Rawls de 1900. Evidemment, le développement de l'épistémologie et de la philosophie postmoderne en a fini avec le positivisme «progressif», ainsi que tout autre positivisme.

Il y avait également le traditionalisme, en particulier à la Maurras; celui-ci se définit, dans la culture philosophique française, comme un appel à la tradition comme horizon de sens sur la base du refus relativiste du rationalisme¹². Comme on le sait, l'antirationalisme est dirigé politiquement contre l'encyclopédisme, l'idéologie révolutionnaire de 1789 et le libéralisme laïc en général¹³. Même si la posture institutionnelle traditionaliste semble désormais une relique culturelle et une excentricité, en tant que posture philosophique, elle avait des alliés insoupçonnés. D'un côté, elle pouvait alors compter – plus maintenant – sur l'accord de la sociologie positiviste, aujourd'hui caduque. D'un autre côté, le traditionalisme maurassien, laïc ou neutre en matière de religion, pouvait fonder son action politique sur l'actualité sociale de la pensée réactionnaire, à laquelle les catholiques éduqués adhéraient vers 1900. Il est intéressant de noter que cette conception de la politique est compatible avec l'ontologie et les stratégies épistémologiques pragmatistes et irrationalistes – comme Carlos Thiebaut en a déjà traité¹⁴. Dans ce sens, la pensée d'Alasdair MacIntyre est actuellement celle qui s'en rapproche le plus¹⁵. Une herméneutique solidaire des unes et

¹¹ De Ralph Wardo Emerson (1803-1882), à l'origine du mouvement culturel et spirituel du «transcendantalisme» aux Etats-Unis.

¹² Voir Domenico Fisichella, *La democrazia contro la realtà. Il pensiero politico di Charles Maurras*, Roma, Carocci, 2006 (à propos de ce livre, se reporter à Piero Venturelli, "La critica di un 'reazionario' al mondo moderno. Il pensiero politico di Charles Maurras in un libro recente", in *Bibliomanie*, année IV, num. 15, 2008, < http://www.bibliomanie.it/pensiero_politico_charles_maurras_piero_venturelli.htm >, sans pages).

¹³ Voir l'entrée "Traditionalisme" du dictionnaire d'époque d'Elie Blanc: *Dictionnaire de Philosophie Ancienne, Moderne et Contemporaine*, Paris, P. Lethielleux, 1906, p. 1176.

¹⁴ Sur le pragmatisme, le contingentisme, le traditionalisme et l'horizon conceptuel antilibéral qu'ils forment, voir Carlos Thiebaut, *Los límites de la comunidad*, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1992, chap. I.

¹⁵ Voir les références classiques d'Alasdair MacIntyre, *After Virtue*, Notre Dame, Notre Dame University Press, 1981, chaps. V, VI et XV; également Id., *Whose Justice? Which Rationality?*, Notre Dame, Notre

des autres en fonction de la tradition était considérée, dans l'Europe du XX^e siècle naissant, comme une alternative viable et «futuriste» pour affronter la technologisation et la marchandisation du monde déjà inévitables, ainsi qu'une alternative tant pour donner du sens que pour critiquer l'univers politique bourgeois émergent. Riva-Agüero était donc un MacIntyre de 1900, à ceci près que l'idée d'un ordre traditionnel fondé sur des ontologies contingentistes et des critères épistémologiques relativistes et pragmatistes paraissait plus raisonnable, plus proche et plus à même de gagner socialement, qu'aujourd'hui. L'agitation en ce sens ne paraissait pas sourde, comme peuvent l'être les gémissements de MacIntyre pour la vertu perdue.

A l'époque où Montealegre rédigeait ses thèses de jeunesse et commença la lecture de Maurras (vers 1907-1912), l'Empire austro-hongrois existait encore, les révolutions mexicaine ou russe n'avaient pas encore eu lieu; la Chine était encore une monarchie millénaire. Avec la large réceptivité propre au traditionalisme, Montealegre était dans sa théorie politique ce qu'on appelle un «spiritualiste»; dans sa théorie sociale il se nourrissait de l'irrationalisme bergsonien¹⁶ et de psychologie sociale positiviste¹⁷; en philosophie, c'était un volontariste nietzschéen, comme tout le monde pensant. Quant à ce dernier – mais aussi pour Bergson et la psychologie sociale – c'était un fervent anti-kantien, plutôt favorable aux théories de l'utilitarisme et du pragmatisme les plus généreuses¹⁸. C'est dans ce spectre que ce marquis péruvien donnait une traduction sociale à ses idées nationalistes, c'est-à-dire qu'il défendait une version du traditionalisme liée au travail narratif d'une identité politique centrée sur l'Etat national. En cela il n'était pas seul, car on peut l'associer rapidement à Víctor Andrés Belaunde, par exemple, qui le rejoignait¹⁹.

Montealegre doit avoir été, cependant, le seul monarchiste péruvien de son temps. Cela semble une affirmation arbitraire. Le marquis avait soutenu brièvement cette thèse, pourtant – et de forme extrêmement prudente – dans un paragraphe de son premier livre, *Caractère de la Littérature du Pérou Indépendant* (1905), un texte qui, plus que de littérature, est une œuvre de sociologie politique²⁰, un genre lié à la psychologie des peuples et qui était à la mode à son époque, héritage particulier de l'*Histoire de la Littérature Anglaise*, d'Hyppolite Taine²¹. En 1910 il revint à la charge avec des idées monarchistes dans un livre qui lui ouvrirait les portes de l'Académie Royale d'Histoire

Dame University Press, 1988, chaps. I, XVII et XVIII. Voir en général Mark C. Murphy (dir.), *Alasdair MacIntyre*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

¹⁶ Pour cette période singulièrement, voir Henri Bergson, *Matière et Mémoire. Essai de la Relation du Corps à l'Esprit*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001 (1939). Pour des informations générales, voir Augusto Salazar Bondy, *La filosofía en el Perú*, Lima, Studium 1984 (1967), p. 97; *Historia de las ideas en el Perú*, Lima, Campodónico, 1965, t. II, pp. 238 et 241.

¹⁷ Voir Guillermo Wundt, *Psicología*, Madrid, La España moderna, sans date. Ce texte était un manuel universitaire, avec des thèses très simplifiées de l'ensemble de l'œuvre de Wundt.

¹⁸ Voir José de la Riva-Agüero, *Concepto del Derecho. Ensayo de filosofía jurídica*, Lima, Librería Francesa Rosay, 1912.

¹⁹ Sur Belaunde, voir Martín Santiváñez, *El Concepto de Peruanidad en Víctor Andrés Belaunde*, Lima, Universidad de Lima, 2003.

²⁰ José de la Riva-Agüero, *Carácter de la Literatura del Perú Independiente*, Lima, Librería Francesa Científica Galland, E. Rosay, 1905.

²¹ Hyppolite Taine, *Histoire de la Littérature Anglaise*, 5 vols., Paris, Hachette, 1873.

quatre ans plus tard, *L'Histoire au Pérou*²². Favoriser la monarchie institutionnelle par la sociologie, l'histoire ou la philosophie, dans le Pérou des années 1900, était une idée presque aussi malheureuse que de la soutenir aujourd'hui; mais la chance des idées n'est pas corrélée à leur vérité, et sans aucun doute, l'efficacité de la pensée dépend aussi de son contexte. En privé, il fut durement combattu pour ses idées par son professeur de spiritualisme, Alejandro Deustua, qui en réalité l'avait introduit à une bonne partie de l'appareil conceptuel qu'il utilisait dans ses œuvres²³. En tous cas, comme nous l'avons déjà dit, son attitude se qualifiait de «futuriste», et le langage de la science sociale de 1900 qui nourrissait Maurras et Barrès était loin de considérer cette posture comme une simple excentricité.

On n'a jamais relevé cela: le monarchisme incompris de Riva-Agüero l'amena à tester une théorie spiritualiste et irrationnelle sur le fondement des régimes politiques, qui est en réalité une ontologie politique et une sociologie de l'origine de l'Etat: *Concepts du droit*, de 1912. La thèse centrale, volontariste, est que la société politique surgit d'une spontanéité de la conscience collective, d'un acte original d'affirmation centré sur la volonté de destin d'un roi primitif, en opposition au contrat social des libéraux et à leurs théories sur les «droits de l'homme»²⁴. Une fois l'œuvre, qui est en réalité le fondement philosophique de la rhétorique monarchiste des traités antérieurs, terminée et imprimée, il partit pour l'Espagne et la France dans la période 1913-1914 avec sa mère, Dolores de Osma, et sa tante Rosa Julia, sœur de la première. Il espérait y montrer son œuvre, là où elle pourrait être comprise, et non plus avec des interlocuteurs qui, dans le meilleur des cas (c'est-à-dire celui d'Alejandro Deustua), avaient pour lui des reproches venus de la pensée «correcte», avec les phrases alarmées et vaines de la pensée «normale». Grâce aux comtes de Casa Valencia et à la comtesse de Doña Marina – amis de sa mère – il allait prendre contact à Madrid avec le chef de la faction traditionaliste espagnole, le marquis de Cerralbo qui était alors au Parlement espagnol, ainsi qu'avec le marquis de Rodezno, le comte de Cerrajería et les carlistes de son cercle, des traditionalistes religieux espagnols²⁵. En France, Riva-Agüero ne devait-il pas être dans l'expectative de connaître Maurice Barrès et Charles Maurras? Ceux-ci étaient, justement, les leaders du nationalisme français et les monarchistes européens par excellence. Le marquis désirait avec certitude diffuser son œuvre, en particulier la thèse de 1910. C'était un mauvais moment, pourtant. La Première guerre mondiale allait être implacable avec la solution national-traditionaliste des épistémologies pragmatistes et des ontologies contingentistes «futuristes». Les pays qui soutenaient sa cause dans l'histoire effective européenne, les Empires Allemand et Austro-hongrois, périraient sous la machinerie militaire de la démocratie des Etats-Unis. En 1913, pourtant, rien ne

²² José de la Riva-Agüero, *La Historia en el Perú*, Lima, Imprenta Barrionuevo, 1910.

²³ «Aujourd'hui, mon fils, ces idées (que tu as) ne sont des dogmes qu'en Espagne, dans cette nation barbare de religieux et de *toreros*; mais elles ne le sont dans aucun autre Etat européen» (*Lettre d'Alejandro Deustua du 4 novembre 1909*, IRA, t. XV, p. 191).

²⁴ Voir Víctor Samuel Rivera, "El autócrata liberal. Riva Agüero y John Stuart Mill", in *Escritura y pensamiento* (UNMSM), année CVIII, num. 20, 2006, pp. 218-246.

²⁵ Sur les leaders traditionalistes espagnols de la période 1913-1914, voir Melchor Ferrer, *Breve Historia del Legitimismo Español*, Madrid, Ediciones Montejura, 1958, pp. 100 et s.

s'était encore passé. Et Riva-Agüero voulait être compris par quelqu'un. Il devait aller chercher Charles Maurras.

Riva-Agüero à Paris

Madrid et Paris: deux arrêts fondamentaux entre 1913 et 1914, dans un voyage qui comprendrait aussi San Sebastián, Biarritz, Vichy et Rome, et très probablement la Suisse. Le jeune Riva-Agüero était accompagné de sa mère, qui allait visiter des parents. Un fait curieux veut que ces parents fassent partie du cercle traditionaliste espagnol, alors pleinement actif. L'objet de sa visite était de voir les comtes de Casa Valencia et le comte de Guaqui, et grâce à eux, la comtesse de Doña Marina, «la meilleure amie de sa mère»²⁶. La première était une ancienne voisine de Dolores et de Rosa Julia, alors de fait (bien que non *de jure*) marquises de Montealegre y Casa Dávila. Par un simple accident social, ces dames entretenaient un cercle d'amitiés avec de fameux réactionnaires espagnols, comme le comte de Cerrajería et le marquis de Rodezno – plusieurs fois ministre –, dans un vaste réseau qui incluait des penseurs réactionnaires notables, comme le parlementaire carliste Juan Vázquez de Mella. Pourtant, en 1913, le fils de Doña Mercedes ne pouvait pas être tellement intéressé par les amitiés vétustes de la branche féminine de la famille. C'était un intellectuel ouvert, ami de pragmatistes démocrates, de volontaristes et de nietzschéens. Il faut insister en particulier sur le fait que la relation avec Cerralbo et compagnie, à Madrid, était fortuite, car Montealegre ne partageait pas les idées du traditionalisme religieux des Espagnols, fils dévoués de la réaction catholique du siècle antérieur, et encore moins celles dans la ligne de Vázquez de Mella (principal dirigeant carliste de 1893 à 1916), que partageait Cerralbo²⁷. Lui-même n'était pas très religieux. Il le serait à partir de son retour d'Europe, mais ceci est un autre thème. Il faut ajouter que les Espagnols qu'il connut à travers les amies de sa mère étaient pour la plupart légitimistes (c'est-à-dire carlistes), tandis qu'au sujet du trône d'Espagne, Montealegre fut toujours – jusqu'à sa mort en 1941 – partisan de son précaire occupant, le Roi Don Alphonse²⁸.

«Futuriste» est le dernier adjectif applicable au cercle d'Espagnols de 1913, qui avait peu de futur. Le Riva-Agüero de cette année était en fait plus intéressé par l'univers authentiquement futuriste de la Ville Lumière. Il désirait bien plus, sans doute, rencontrer les frères Francisco et Ventura García Calderón, qui vivaient à Paris depuis 1906 et étaient de chers camarades du Colegio Recoleta, de Lima. En 1913, les García Calderón étaient déjà, de plus, des intellectuels péruviens largement reconnus à Paris et, évidemment, ils partageaient la bibliographie futuriste dont Montealegre s'était servi dans ses thèses de 1910 et 1912 pour défendre des positions que Deustua identifiait – avec erreur – avec les idées de pays «attardés», c'est-à-dire d'Espagne. Deustua était

²⁶ Lettre à Francisco García Calderón du 6 janvier 1938, IRA, t. XVI, p. 758.

²⁷ Sur la pensée de Vázquez de Mella, voir Oswaldo Lira: *Nostalgia de Vázquez de Mella. Fundamentos de la Tradición Política Hispánica*, con prólogo de Miguel Ayuso, Buenos Aires, Ediciones Nueva Cristiandad, 2007.

²⁸ Alphonse XIII^e (1886-1941), roi d'Espagne de sa naissance jusqu'à sa renonciation en 1931.

loin de comprendre que Riva-Aguëro était intéressé par la monarchie comme programme du «futur», la monarchie des pays «avancés», comme il l'avait clairement écrit à propos des Empires d'Allemagne et du Japon, et du Royaume d'Italie, en 1905²⁹. Le professeur Deustua était loin de s'imaginer que Riva-Aguëro pensait alors, non à l'Espagne libérale du roi enfant Don Alphonse, mais à la France républicaine où ses amis d'école étaient à présent militants du milieu intellectuel futuriste. Francisco García Calderón était le moyen propice pour connaître les acteurs de cette France futuriste. Il vivait au milieu d'elle, l'avait conquise. Eux, lecteurs de William James, connaissaient les philosophes contingentistes de l'environnement parisien, comme Emile Boutroux, les relativistes et les anti-kantiens de l'atmosphère sceptique de la Belle époque. Ils connaissaient Maurras et Barrès. Pour les livres récemment imprimés à Lima, c'était là l'accueil espéré.

Francisco García Calderón, parisien

Francisco García Calderón vivait en France depuis 1906, année où son père³⁰ était mort et où lui-même, dans une attaque de neurasthénie, avait essayé de se tuer depuis le Pont de Pierre de Lima. Il déménagea avec sa mère et ses frères à Paris. C'était déjà une petite personnalité, car il était considéré comme l'héritier intellectuel de José Enrique Rodó, qui lui avait déjà préfacé un livre en 1904³¹. A Paris, il avait entraîné tout un entourage littéraire français et latino-américain autour de lui. La portée du cercle de García Calderón couvrait la fine fleur de France: le déjà vénérable et très célèbre juriste et philosophe Alfred Fouillée, dont l'œuvre était le vade-mecum de philosophie largement utilisé à l'Université de Lima³², ainsi que les psychologues non moins répandus Théodore Ribot et Gustave Le Bon, quelques-uns des auteurs les plus courus dans l'Université San Marcos positiviste et libérale de 1900, et qu'il fréquentait socialement depuis 1906³³. Dans cette liste, il faut signaler les contemporains de Francisco, les très proches Emile Boutroux et Henri Poincaré – le scientifique lui préfacerait un livre peu après –, mais aussi les nationalistes controversés, Barrès et Maurras. Plusieurs d'entre eux étaient des lectures recommandées par Deustua (ou plutôt obligatoires, car elles faisaient partie du syllabus de ses cours), et par conséquent connues, admirées, par Riva-Aguëro et compagnie³⁴. La composante américaine du cercle n'était pas moins fournie: il fallait compter dans cette catégorie Gonzalo Zaldumbide, Rufino Blanco Fombona ou Rubén Darío, ce dernier auteur admiré par le

²⁹ Voir *El Carácter de la Literatura*, IRA, t. I, sur le Royaume d'Italie, pp. 278-279, 302; sur l'Empire du Kaiser, pp. 278-279.

³⁰ Francisco García Calderón (1834-1906), président du Pérou en 1881.

³¹ Francisco García Calderón, *De Litteris*, con prólogo de José Enrique Rodó, Lima, Librería e Imprenta Gil, 1904.

³² Alfred Fouillée, *Historia general de la filosofía*, Buenos Aires, Librería "El Ateneo" Editorial, 1951 (1875).

³³ Voir *Lettre du 30 mai 1906*, IRA, t. XVI, p. 606.

³⁴ Sur les enseignements de Deustua, voir Mariano Ibérico, "La obra de don Alejandro Deustua", in Id., *El nuevo absoluto*, Lima, Minerva, 1926, pp. 24-42.

Montealegre jeune et dont il avait lui-même utilisé la conception moderniste du langage, dans des notes de paysages de 1912, que nous connaissons aujourd'hui comme *Paysages péruviens*³⁵. De plus, les Latinos formaient un cercle international³⁶.

García Calderón aurait commencé à mettre en œuvre la création de son réseau franco-latino-américain de contacts sociaux et universitaires dès 1906, à peine arrivé, ce qui aurait été un facteur d'influence très important sur la publication de son premier grand livre, *Le Pérou contemporain*, écrit et imprimé en français l'année suivante – sans doute était-ce une façon de se légitimer dans un milieu social d'écrivains³⁷. Par la suite, Francisco fut membre de la Légation Diplomatique du Pérou à Paris, ce qui, sans aucun doute, lui facilita les choses pour regrouper les personnalités des Lettres autour de sa maison, qui termina vers la fin de la Première guerre mondiale par devenir presque son bureau. Le cercle de García Calderón était un cercle socio-académique vaste et hétéroclite, pluraliste et intéressant, plein de figures qui devaient sembler plus grandes que ce qu'elles étaient réellement pour un Riva-Agüero qui n'avait pas encore vingt-cinq ans. L'éventualité d'entrer en contact avec ces gens devait certainement lui paraître merveilleuse. Et pourtant. Pour certaines raisons, Montealegre ne finirait jamais dans ce milieu de réseaux d'influence tellement attirant, mais dont il sortit en fuyant en septembre 1914.

Montealegre dut arriver à Paris avec les marquises, mère et tante, vers l'hiver 1913; nous savons qu'il s'en alla en Italie en avril 1914 et qu'il rentrerait au Pérou peu avant que la guerre n'éclate. A cette date, Francisco avait déjà publié les livres les plus importants de sa carrière, il avait reçu un prix de l'Académie Française et était reconnu comme essayiste, critique de presse et diplomate. Nous pouvons l'imaginer déambulant avec ses amitiés franco-latino-américaines du début du siècle déjà établies, dans les cafés du Boulevard Haussmann, dans le dix-huitième arrondissement, plein de nostalgies impériales, de cafés et de théâtres sympathiques, ou bien sur les galeries des Champs-Élysées, au côté de Poincaré ou de Rubén Darío. Son frère Ventura était également assez connu – bien que moins célèbre –; en 1911 il avait imprimé à Paris une anthologie littéraire péruvienne où Riva-Agüero lui-même était inclus. Les deux frères attendaient de retrouver l'aristocrate; ils étaient avides de reprendre les anciennes conversations scolaires, les débats interminables à trois entre leurs domiciles des rues de Lártiga et d'Amargura, que les amis parcouraient ensemble «cinq ou six fois» en rentrant de l'école, comme l'écrivit Ventura³⁸. A ce qu'il semble, Ventura n'achevait pas toujours ces exténuantes promenades, et il s'ennuyait parfois avant que la conversation passionnée n'eut pris fin³⁹. Une des discussions favorites semble avoir porté sur la forme la plus appropriée de régime politique et, parmi eux, la préférence de notre personnage portait sur la monarchie plutôt que la république; c'était un sujet

³⁵ José de la Riva-Agüero, *Paisajes Peruanos*, con estudio preliminar de Raúl Porras Barrenechea, Lima, Santa María, 1955.

³⁶ Pour les contacts latino-américains, on pourra trouver une liste dans *Lettre de Francisco García Calderón du 13 janvier 1911*, IRA, t. XVI, p. 685.

³⁷ Francisco García Calderón, *Le Pérou Contemporain. Une Etude Sociale*, Paris, Dujarric et Cie, 1907. Sur García Calderón, en général voir Víctor Samuel Rivera, "Hermenéutica, política y racionalidad para 1907", in *Socialismo y Participación*, num. 103, 2007, pp. 75-88.

³⁸ *Lettre à Ventura García Calderón de 1909*, IRA, t. XVI, p. 789.

³⁹ Voir Francisco García Calderón, *In Memoriam*, Paris, La Frégate 1945, p. 24.

obsessionnel, un thème familial hérité de son arrière-grand-père⁴⁰. Francisco était favorable à la République, plus encore en privé qu'en public; Ventura hésitait parfois en faveur de la monarchie; la proximité parisienne de Maurras et de ses livres, qui laissaient Francisco dans une certaine indifférence sceptique face au type de régime, avaient contribué à faire pencher la balance en faveur des rois dans le cas de son frère (ce qui veut dire que l'idée monarchique appliquée au Pérou ne lui déplaisait pas).

Les discussions entre Riva-Agüero et les García Calderón sur la pertinence et l'actualité du système monarchique ne s'interrompirent pas du tout. La distance faisait de leurs dialogues quelque chose de plus grave et plus réfléchi que la proximité infantile. En 1907, Francisco jouissait de la juste renommée de son *Pérou contemporain*, tandis que Riva-Agüero en faisait de même de son *Caractère de la littérature*. Dans ces deux textes, on peut suivre l'idée monarchique à la trace, mais dans les deux il y a un sous-texte théorique que nous allons examiner. Aucun d'eux n'affirme ni ne nie catégoriquement la réalité de la monarchie, mais la perspective des deux sous-textes est un thème à part, qui explique aussi le revirement (apparent) des deux auteurs par la suite. Tous deux étaient imprégnés, par leur formation antijacobine, de la culture française de la fin du XIX^e, et il n'y avait aucun enthousiasme républicain en eux; ils étaient tous deux anti-kantiens, contingentistes et refusaient la force politique de la «vérité», ils ne croyaient pas aux droits individuels libéraux et considéraient la Révolution Française comme une catastrophe historique. Mais de là à être traditionaliste, il y a une certaine distance, et c'est la distance qui séparait Riva-Agüero de Francisco.

Riva-Agüero, conséquent avec le traditionalisme, pensait à la pertinence du régime monarchique comme forme politique. En termes généraux, c'étaient les idées au plus grand succès dans la France de 1900, ou du moins entre l'installation parisienne des García Calderón et 1914, et ils le savaient. Le 21 avril 1907, nous avons une très longue lettre de García Calderón sur le problème du régime, dont la teneur est presque une réprimande pour une autre longue lettre de Riva-Agüero sur le même thème, tragiquement perdue⁴¹. Les enfants continuaient à discuter. En réalité, la lettre d'avril 1907 n'était pas un cas singulier; c'était la continuation d'un ensemble plus grand de la correspondance, également perdue, qui aurait été entretenue apparemment dans la démarche du livre de Francisco de 1907, mais aussi pour celui de Riva-Agüero, qui devrait attendre 1910. Francisco dit en passant à son ami: «Ta première réplique m'a impressionné, elle est suggestive; et tu dis bien en écrivant que nous sommes d'accord sur l'essentiel et que ce qui nous sépare est sans intérêt futur ou présent»⁴². Ceci, bien sûr, dans le sens où il n'y avait pas alors beaucoup d'espérances que le principe monarchique devienne réalité dans le Pérou de Mariano Cornejo ou Augusto B. Leguía.

⁴⁰ Sur le thème de l'arrière-grand-père, réactionnaire qui dans sa jeunesse désordonnée fonda la République Péruvienne, voir Enrique de Rávago, *El Gran Mariscal Riva-Agüero, Primer Presidente y Prócer de la Peruanidad (sucesos y documentos de la independencia)*, Lima, Industrial Gráfica, 1999 (1959).

⁴¹ Les positions monarchistes de Riva-Agüero s'accroissent dans la correspondance privée. Par chance, nous conservons ses lettres monarchiques de 1931, année de destitution du Roi Don Alphonse et de proclamation de la Seconde République Espagnole.

⁴² *Lettre de Francisco García Calderón du 13 mai 1907*, IRA, t. XVI, p. 617.

Francisco ajoute: «Je t'avouerai que par ici, dans cette république anarchisée, on aime et on sympathise avec la monarchie. C'est un principe de stabilité et d'équilibre qui semble nécessaire»⁴³. Francisco consacre plusieurs pages à réfuter la plausibilité du principe monarchique en Amérique, même si celui-ci ne lui paraissait pas – n'était pas-ineffectif dans l'Europe qui les entourait, et moins encore avant la Première guerre mondiale, où le succès social de Maurras était manifeste, ainsi que l'impeccable splendeur matérielle et morale des Empires Allemand et Austro-hongrois⁴⁴. Dans un sursaut d'indulgence, et presque par ennui, Francisco conclut ainsi la discussion, adoptant rhétoriquement l'attitude de l'ami: «Je suis, donc, d'accord avec toi en théorie: la monarchie parlementaire est le meilleur gouvernement»⁴⁵. Bien sûr, la pratique est autre chose, mais le fait est que Riva-Agüero était pour la réalité effective de la monarchie, même si celle-ci n'était pas viable en termes pratiques pour le Pérou de 1907. Montealegre – comme nous le voyons – avait été un fervent monarchiste dans son enfance. Mais les discussions des enfants n'étaient pas, pour eux, des discussions d'enfants. Charles Maurras le savait à Paris.

Charles Maurras, penseur politique

Durant les deux premières décennies du XX^e siècle, Charles Maurras était l'une des figures vivantes les plus intéressantes de l'actualité de la pensée française. Poète, reconnu à ce titre par l'Académie Française en 1937, c'était aussi le genre d'essayiste pamphlétaire typique de la France de 1900, le Français des discours effectifs et courts, à grande solution rhétorique et au faible soin académique, l'essayiste français dont le modèle était le langage des plaidoyers parlementaires. Par une heureuse coïncidence, avec Maurice Barrès, Maurras venait de fonder justement à l'époque du voyage de Montealegre la revue, puis le journal l'*Action Française*, l'organe nationaliste de la plus grande importance historique du premier tiers du XX^e siècle européen, et se trouvait également à la tête du mouvement politique français dont le journal éponyme était l'expression. Montealegre lui-même parviendrait à y écrire quelques fois⁴⁶. Maurras, en termes généraux, est éminemment important pour la pensée politique européenne pour deux raisons: 1) c'était l'articulateur rhétorique du nationalisme intégriste (français) et 2) c'était l'organisateur et virtuellement le prophète suprême de la contre-révolution monarchiste continentale⁴⁷. Que les mots ne nous trompent pas, cependant. Même si, comme Cerralbo et d'autres, c'était un détracteur incendiaire de 1789 et de sa conséquence politique, le régime libéral bourgeois⁴⁸, sa version de la pensée

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 618-620. Pour la situation générale de Vienne, sa vie culturelle et politique et la comparaison avec Paris, voir Allan Janik et Stephen Toulmin, *La Viena de Wittgenstein*, Madrid, Taurus, 2001 (1973), chap. II.

⁴⁵ *Lettre de Francisco García Calderón du 13 mai 1907*, cit., p. 619.

⁴⁶ Voir *Lettre de Charles Lesca du 9 février 1935*, IRA, t. XIX, p. 624.

⁴⁷ Voir Domenico Fisichella, *La democrazia contro la realtà*, cit.

⁴⁸ Sur sa position face à la Révolution, voir Charles Maurras, *L'Ordre et le Désordre*, Paris, L'Herme, 2007 (1948).

réactionnaire était traversée par l'expérience de l'Europe du train et du téléphone, alimentée par le modernisme littéraire et le milieu sophistiqué de l'ontologie scientifique relativiste d'Emile Boutroux et d'Henri Poincaré, les Rorty et Kuhn de 1900. Touché par les changements urbains et l'interprétation politique du monde technologique, que les traditionalistes les plus récalcitrants rejetaient, Maurras était considéré pour cela comme un futuriste, et sa position était proche de celle que serait aujourd'hui une conception post-moderne et laïque de l'herméneutique du régime traditionnel. Sans doute devait-il paraître sympathique à un Péruvien qui, à Madrid, avait fréquenté les difficiles Rodezno, Cerrajería et Cerralbo, et plus encore quand sa pensée n'était pas un autre traditionalisme, mais la partie militante et décisive de ce que l'on considérait comme la révolution conservatrice européenne. Les lectures et les auteurs que Montealegre partageait avec Maurras étaient bien plus proches de sa formation intellectuelle: Anatole France, Maurice Barrès, le vieil Ernest Renan et – dans cette optique – également les historiens français de la Restauration dont García Calderón lui avait acheté les œuvres pour sa thèse de 1910, comme François Guizot et Adolphe Thiers. Ajoutons le sourire infantile de l'admiré Friedrich Nietzsche.

La défense que Maurras faisait du nationalisme était liée au pamphlet libéral d'Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?*, de 1882. Ce texte était une sorte de catéchisme post-traditionnel du nationalisme et était rempli d'un idéal libéral de citoyenneté⁴⁹. Adhérant jusqu'à ses derniers jours aux positions monarchistes, Renan avait cependant créé, pour le discours sur les institutions politiques traditionnelles, une atmosphère fondée sur une conception positiviste et presque pragmatiste de la pratique sociale. Il justifiait la monarchie pour son utilité, en reconnaissance de son rôle historique dans la genèse de la nationalité française, comme élément identitaire par conséquent. Il était opposé au simple traditionalisme, car il admettait la contingence normative des institutions (chose que les libéraux ne faisaient guère). Cela entraînait une interprétation ambivalente, car même si le texte fait reposer la nationalité sur l'initiative, son argumentation quasi pragmatiste en faveur des institutions sociales pouvait être appliquée pour justifier la restauration (comme le fit Maurras), ou du moins la reconnaissance sociale de la monarchie et de la noblesse, comme semble l'indiquer l'idée originelle du texte. Il faut se rappeler que l'interprétation dix-neuviémiste du nationalisme, qu'elle soit de Maurras ou du plus présentable Renan de 1882, avait toujours pour contraire conceptuel quelque type d'«internationalisme» politique, ce qui dans la théorie politique correspond aux diverses formes d'universalisme. Son approche de la nationalité était pragmatiste, et se fondait sur l'idée que les institutions sociales méritent une reconnaissance politique dans la mesure de leur utilité pour la conservation d'un corps social concret. C'est comme cela que l'on peut interpréter ce nationalisme, construit comme un texte positiviste et libéral, d'une manière sûrement pas libérale ni positiviste, à savoir en rejetant les aspects les plus «universalistes» de la position de Renan. D'une manière générale, cela rapproche la lecture de Renan du nationalisme dont lui-même était

⁴⁹ Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une Nation?*, introd. de Toland Breton, suivie de préface aux *Discours et Conférences et Préface à Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, Paris, Le Mot et le Reste, 2007 (1882).

adversaire, à savoir la version du romantique allemand Fichte, qui était presque littéralement l'idéologue de l'Empire Allemand⁵⁰.

Le nationalisme des années 1900 françaises n'était pas démocratique; il était aristocratique, même si on l'interprète par les paramètres du régime représentatif. Mise à part son attitude sur le nationalisme, Maurras atteignit la notoriété journalistique par sa défense singulière du régime monarchique en Europe. Dans le contexte français, il est facile d'observer qu'il s'agit d'une position polémique dérivée d'un nationalisme qui était (et est) lié en France à la défense de l'unité religieuse et de la monarchie, d'une part, et logiquement au rejet des conséquences du programme normatif de 1789, d'autre part⁵¹. La proximité de la première considération avec la pensée du Montealegre de l'étape universitaire n'est absolument pas surprenante. En 1900, le problème central des idées politiques était la question du régime, c'est-à-dire de la forme de gouvernement. Les théoriciens du mouvement intellectuel des années 1900 traduisirent le problème en termes de nationalité⁵². La seconde proposition, comme nous le savons, était également la position que le marquis avait fait sien en relation avec le Pérou, du moins depuis la composition de son *Histoire au Pérou*, qu'il devait avoir été extrêmement soulagé de commenter dans le milieu ouvert des Rodezno, Cerrajería, Guaqui et Cerralbo. Le Riva-Agüero de 1913 n'aurait-il pas intérêt à venir à Paris et à parler avec Maurras? Il n'y a pas de témoignage réellement public de ceci. Mais cela se doit en réalité à ce qu'un problème privé, personnel, est intervenu: le procès des Empires.

Des livres pour Charles Maurras

Nous allons maintenant nous occuper des textes clés pour déterminer ce qui se passa avec Maurras. C'est important, car Maurras est un des auteurs centraux dans la conception politique (de la praxis politique) du Montealegre de la décennie postérieure, de 1920. Il n'y a pas de preuve que Maurras eût été lu par Riva-Agüero avant 1913. Il n'apparaît pas, par exemple, dans les listes de livres commandés à Paris, Londres ou Madrid pour la rédaction des thèses de 1910-1912, qui en disent beaucoup sur les intérêts du philosophe, fouillant alors dans la théorie et l'histoire politiques. Francisco lui envoya d'innombrables paquets de livres à son compte, que Riva-Agüero dut lui avoir commenté, même si les lettres qui l'auraient confirmé n'ont pas été conservées. Nous ne sommes cependant pas orphelins de sources. D'une part, nous savons par García Calderón que le penseur de Lártiga voulut envoyer ses propres livres à Maurras en 1916 ou 1917. Nous avons d'autre part des documents fondamentaux de Charles Lesca. Ce Lesca était un universitaire français plus ou moins insignifiant, qui nous intéresse pourtant pour deux raisons: il fut collaborateur du fondateur de l'*Action Française* et vint à Lima vers 1910, autour des dates de publication – justement – du

⁵⁰ Johann Gottlieb Fichte, *Discursos a la nación alemana*, estudio preliminar y traducción de María Jesús Varela y Luis Acosta, Madrid, Tecnos, 2002 (1807-1808).

⁵¹ Voir Pierre-André Taguieff, "El nacionalismo de los 'nacionalistas'. Un problema para la historia de las ideas políticas en Francia", in Gil Delannoï et Pierre-André Taguieff (dir.), *Teorías del nacionalismo*, Buenos Aires, Paidós, 1993, en particulier pp. 137 et s.

⁵² Voir par exemple Ricardo Cubas, *Rediscovering the Peruvian Culture*, cit.

livre *L'Histoire au Pérou*. Dans son voyage à Lima, il vint comme subalterne d'un universitaire français, Ernest Martinenche, ami de Ventura, expert en littérature latinoaméricaine. Pour changer, Martinenche était, comme Lesca, un traditionaliste maurrassien. Nous savons aussi que Montealegre maintiendrait postérieurement des relations indirectes avec Maurras, à travers ce même Lesca de 1910, mais cela ne compte pas pour notre objet qui est de relever la dimension réactionnaire de la pensée de Montealegre, justement par l'idée de sa proximité avec Maurras en 1913, alors qu'on le supposait «libéral». Quoi qu'il en soit, l'échange épistolaire avec Lesca de 1935 à 1944 éclaircira un peu plus ce qu'indique l'épisode des livres transmis par Francisco en 1916. Etudions donc d'abord la lettre sur Maurras de cette date.

Montealegre, quelques mois après son retour d'Europe, demanda à Francisco comment faire pour remettre ses livres à Charles Maurras. La demande dut avoir lieu en 1916, dans une lettre perdue, mais dont nous connaissons l'existence par la réponse de Francisco García Calderón l'hiver suivant⁵³. Il est évident qu'il voulait envoyer à Maurras sa brochure récemment imprimée, *Eloge de l'Inca Garcilaso*, sortie des presses en 1916, avec l'intention de lui offrir, en plus, des exemplaires des œuvres antérieures, les pièces monarchistes et futuristes déjà évoquées de 1910 et 1912⁵⁴. Riva-Agüero en possédait encore quelques exemplaires pour son voyage en Espagne de 1919-1921. García Calderón lui révéla que Maurras s'était montré intéressé pour avoir ses textes, «surtout d'histoire», sans doute en référence non pas à l'Inca Garcilaso, mais au texte monarchiste de 1910 (celui de 1905 était épuisé), ce qui suggère que l'intérêt pour maintenir le contact était réciproque⁵⁵. Maurras ne parlait pas espagnol, de sorte que ni le présent, ni l'intérêt pour «ses livres d'histoire» ne pouvaient se comprendre dans un but universitaire ou de divulgation, et pouvaient encore moins être une présentation personnelle ou une manière de se faire connaître, ce qui était difficile avec des livres qui dépassaient largement les capacités linguistiques du fondateur de l'*Action Française*. Mais c'est une clé: les présents constituaient une flatterie personnelle, une offrande, un détail. Le sens commun veut qu'une action de cette nature n'ait de sens que si les deux personnages s'étaient déjà connus personnellement. On pourrait se demander pourquoi, si Montealegre était tellement disposé à flatter Maurras, ne lui avait-il pas alors proposé de lui écrire, pourquoi ne devinrent-ils pas amis à Paris, pourquoi n'unirent-ils pas leurs forces, en échangeant des documents et des contacts, car il n'y a même pas de trace raisonnable de simples contacts entre eux, quelque chose d'autant plus étrange si l'on considère que Montealegre, de 1921 à 1940, retourna d'innombrables fois à Paris. Prenons ce point en compte: pour un certain motif, Riva-Agüero n'adopta non plus *aucun* des pompeux contacts de son ami Francisco, du cercle de célébrités franco-latinoaméricaines, comme si – par absurde – il n'avait pas parlé français. Pour tout historien des idées, il reste clair que la distance avec Maurras obéit aux mêmes raisons qui l'éloignèrent du reste des Français, il faudrait dire aussi des francophiles. Sur tout cela plane l'ombre de la Première guerre mondiale, et disons-le d'un coup, celle de Ses

⁵³ *Lettre à Francisco García Calderón du 7 mars 1917*, IRA, t. XVI, pp. 718-719.

⁵⁴ Francisco dit: «Tu n'as rien d'autre à faire que de me remettre les livres pour Maurras, que je connais», et «Il m'a demandé aussi quelque chose de toi, surtout d'histoire». Voir *ibid.*, p. 179.

⁵⁵ *Ibid.*

Majestés Impériales, le Kaiser Guillaume I^{er} et François-Joseph, Empereur d'Autriche-Hongrie.

Les Empires

La position de Maurras avant la Première guerre mondiale est connue. Lui, comme nationaliste français, était anti-germanophile, et s'opposait à la politique européenne des Empereurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie⁵⁶. Montealegre, en revanche, et dès sa jeunesse, était un admirateur loyal et passionné des Empires, en particulier de l'allemand⁵⁷, comme en effet il continuerait à l'être après que la guerre ne se termine. Il l'était à partir de sa propre conception du nationalisme, ce qui impliquait, dans le contexte de 1914, l'affirmation des identités des Etats-nations; sa défense germanique était liée, de plus, à son propre programme nationaliste, dont la praxis serait le Parti National Démocrate, qu'il fonderait à peine rentré avec Víctor Andrés Belaunde⁵⁸. Dans ce sens, il faut interpréter l'épilogue (et par conséquent le bilan) du *Caractère de la Littérature* où il dédie, à ce sujet, plusieurs lignes à l'éloge de l'Empire d'Allemagne⁵⁹. L'herméneutique applicative du nationalisme de Montealegre s'affirmait sur la base de l'ambivalence de Renan que nous avons déjà notée au sujet de la reconnaissance pragmatiste des institutions sociales, ainsi que sur une interprétation fichtéenne libérale du concept de nation, et il se trouve que la guerre de 1914 était en grande partie l'affrontement de ces deux positions. Ceci était monnaie courante, par ailleurs. D'autre part, le régime français de l'époque, qui était de gauche et libéral, demeurait en lui-même désagréable pour Montealegre, tout comme pour Maurras⁶⁰. Citons comme anecdote que Riva-Agüero ne se gêna pas pour prendre la défense publique des Empires même après la guerre, quand ils ne représentaient plus grand-chose. De fait, à partir de 1918, sa distance personnelle avec Francisco est notoire, et elle ne s'explique justement que par le thème des Empires.

Intervient ici la question des Etats-Unis. Le thème de l'anti-nord-américanisme était assez sérieux pour le marquis et ses amis avant 1914. Avant leur séparation, Francisco et le marquis partageaient une posture substantiellement anti-nord-américaine. Dans ce sens, tant *Le Pérou contemporain* que *Caractère de la Littérature* étaient des textes de diagnostic social anti-yankee. Pour tous deux, l'anglo-saxon avait des qualités qui rivalisaient avec l'espagnol ou le latino-américain; cela correspondait, chez Francisco, à une posture plus radicale, car s'y mêlaient des préjugés raciaux scientistes, qui accentuaient ce qui était, pour les deux, un mélange d'analyse stratégique et de psychologie sociale dans le style des œuvres de Taine sur le caractère national. Le contexte social français de Francisco allait être décisif pour le changement de cette

⁵⁶ Voir S. Giocanti, *Maurras*, cit., chaps. IV et V.

⁵⁷ Voir *El Carácter de la Literatura*, IRA, t. I, pp. 278-279.

⁵⁸ Partido Nacional Democrático, *Declaración de principios y estatutos*, Lima, Imprenta "La Opinión Nacional", 1915.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Voir S. Giocanti, *Maurras*, cit., en particulier pp. 256-257.

situation. Les critiques des Etats-Unis et même de ce qui était anglo-saxon en général allaient en inverser la signification. En 1912, *Les démocraties latines d'Amérique* avait paru en français, évoquant encore l'idée d'un projet américain hispano-latino-français contre un autre anglo-saxon. Mais les questions polémiques sur le Kaiser et ses alliés doivent avoir obligé à nuancer, puis à abolir l'herméneutique politique fondée sur des préjugés raciaux. Ces changements, si raisonnables dans le contexte de la guerre, devaient paraître peu conséquents à Montealegre d'un point de vue rationnel. Vers 1913, Francisco García Calderón – qui attendait l'arrivée imminente de son meilleur ami à Paris – était sur le point de publier, cette même année, *La création d'un continent*, une sorte d'américanisme qui n'était plus spécialement anti-yankee⁶¹. Ce texte, du reste, n'avait en rien changé la rhétorique francisée, qui plaçait, dans le livre antérieur, l'ennemi politique et le rival psychologique au Japon ou en Allemagne⁶², justement deux des Empires préférés du nationalisme de Riva-Agüero. Sur ce sujet, la rencontre finale entre les deux dut s'avérer difficile.

Francisco n'avait jamais trouvé le nationalisme du Kaiser très sympathique. De fait, il avait écrit des essais contre les Empires, en particulier à mesure que la confrontation guerrière entre la France et l'Allemagne s'approchait; ses idées conservatrices devaient succomber face à la pression sociale des réseaux de Français auxquels il devait une part de son succès académique. En 1914, il avait déjà rédigé et imprimé le pamphlet *Sur le germanisme*, qu'il devrait réimprimer plusieurs fois après la guerre⁶³. Francisco n'avait gardé qu'en 1912 l'espoir que la France et le français étaient un support tant intellectuel que géopolitique pour l'Amérique Espagnole, que lui – à la française – appelait «Latine»⁶⁴. Son interprétation libérale du nationalisme de Renan s'était faite plus radicale avec le temps, en particulier dans le contexte français d'avant-guerre. Montealegre, malgré ses multiples et pérennes influences de France, avait progressivement développé – au contraire – un sentiment toujours plus intense de ce qu'il conviendrait d'appeler plus tard «hispanisme». La raison était idéologique: la France de 1900 était un pays libéral, de la manière la plus militante d'Europe. La France avait adopté une politique d'Etat anticléricale, avait rompu le Concordat avec le Saint-Siège, le gouvernement contrôlait et retirait les catholiques des institutions publiques et avait confisqué les biens de l'Eglise, même les biens destinés au culte divin. C'était la France pro-sémite qui s'était prononcé en faveur de l'accusé dans l'affaire Dreyfus; cette France représentait, pour Riva-Agüero, le principe révolutionnaire. L'Espagne, au contraire, et particulièrement après 1910, était la source historique de l'effectivité des institutions sociales contre-révolutionnaires, et pour le Montealegre de 1910, elle était aussi le moteur de l'espérance politique et historique pour l'Amérique Espagnole. Il

⁶¹ Voir Francisco García Calderón, *La Creación de un Continente*, Lima, Fondo Editorial del Congreso de la República, 2001 (1913), chap. II.

⁶² Voir Id., *Las Democracias Latinas de América*, Lima, Fondo del Congreso de la República, 2001 (1913), livre VI.

⁶³ Voir Id., *Ideas e Impresiones*, Madrid, Editorial América, 1919, pp. 185-194, réimprimé sous le titre "Teoría del Germanismo", in Id., *Ideologías*, Paris, Garnier, 1920, pp. 309-315.

⁶⁴ Voir Francisco Tudela, "Prólogo", in Francisco García Calderón, *Las Democracias Latinas de América*, cit., pp. 18 et s.

l'avait bien vu dans l'activisme – peu futuriste il est vrai – des amis nobles de sa mère à Madrid.

Avec de bonnes raisons, le marquis associait sa conception de ce que signifiait politiquement l'Espagne face à la révolution avec la cause des Empires, et, par contraste, la cause de la France de gauche d'avant-guerre avec l'idéologie démocratique des Etats-Unis, cette idéologie «niveleuse», c'est-à-dire opposée aux critères de différenciation sociale, qu'il considérait naturels. Les carlistes avaient fait de même. Cela dut lui paraître gênant et agaçant de voir l'évolution rapide de son ami, et de voir Francisco écrire un livre appelé *Le Wilsonisme*⁶⁵, une œuvre de défense de la politique extérieure des Etats-Unis, après que ce pays eut vaincu ses chers Empires. Même s'ils ne se disputèrent jamais pour cela, la fréquence et la qualité de leur amitié varieraient sensiblement après cet indicateur chronologique de 1918. Montealegre resta à Paris jusqu'en septembre 1914, avec la pression des amis des García Calderón, eux aussi anti-germanophiles à n'en pas douter.

Un beau jour de septembre 1914, tout à coup, sans rechercher la polémique avec les Français, Montealegre se résolut à s'en aller de l'ancienne Capitale des Bourbons⁶⁶. Il le fit sans prendre congé, sans prévenir, entre chien et loup. Il ne prit même pas congé de Francisco et Ventura. Il emmena seulement avec lui sa mère et sa tante, et s'en alla. Geste typique de son caractère. Le motif, une lettre envoyée à Francisco dès son retour au Pérou le confirme. Il n'est pas surprenant qu'une fois à l'abri à Lima, il réduise l'importance de sa position en faveur des Empires d'Europe centrale dans la guerre européenne⁶⁷. Presque avec innocence, Riva-Agüero cherche à s'excuser d'être appelé «germanophile»⁶⁸ devant l'auteur de *Sur le germanisme*. Une lettre aimable, mais dont le contexte dut avoir été l'horrible ressentiment des Français, dont une part de l'intense nationalisme, celui de Maurras y compris, se fondait sur l'expérience historique de la déroute française face à l'Empire allemand en 1870. De fait – et Montealegre ne pouvait l'ignorer – ceci était même à l'origine du livre central qui plaisait tant à Maurras et García Calderón, le *Qu'est-ce qu'une nation?* d'Ernest Renan qui est, manifestement, une définition de la nation alternative à celle que Fichte avait donnée à l'usage des Allemands et qui était presque l'idéologie du régime du Kaiser Guillaume. Bien que disciple de Renan, Montealegre paraît l'avoir interprété de manière fichtéenne. Il décerne depuis Lima la position francophile à ses compatriotes (c'est-à-dire qu'il se garde bien de l'accorder aux Français). «Ce que nos compatriotes admirent en elle (la France), ce n'est pas la décision et l'entrain d'aujourd'hui, mais la faiblesse, le manque de coordination et le scepticisme d'hier; et c'est ce qui me révolte, pas pour la France ni pour l'Europe, qui ne m'intéressent pas directement»⁶⁹. Comprendons bien: «aujourd'hui» est un euphémisme pour parler du pays affecté par la guerre, tandis que la

⁶⁵ Francisco García Calderón, *El Wilsonismo*, con una semblanza del autor por Gonzalo Zaldumbide, Paris, Imprimerie Vertongen, 1920.

⁶⁶ Voir *Lettre de Francisco García Calderón du 18 septembre 1914*, IRA, t. XVI, p. 712.

⁶⁷ *Lettre à Francisco García Calderón de 1915*, IRA, t. XVI, p. 715.

⁶⁸ A Lima, les démocrates faisaient campagne en faveur de la France. Voir Luis Alberto Sánchez, *Conservador no, reaccionario sí, ensayo heterodoxo sobre José de la Riva-Agüero y Osma, Marqués de Montealegre y Aulestía, seguidas de su correspondencia con el autor*, Lima, Mosca Azul, 1985, p. 35.

⁶⁹ *Ibid.*

France «d'hier» se réfère sans doute au Paris de 1914, qu'il vient de quitter. Il justifie son empathie pour les Empires en affirmant que «ce qui m'arrive est que, en écoutant à chaque instant les mensonges, les exagérations et les fanfaronnades des partisans des Alliés [...] j'ai un penchant, par une nécessaire réaction, pour le côté opposé»⁷⁰. C'était l'excuse pour son départ empressé. Un article imprimé en 1915 sur le nationalisme français, l'*Action Française* et l'attitude face au régime impérial est sans doute la réponse de Francisco à l'impérialisme «nationaliste» de son meilleur ami⁷¹. Cette conversation, tenue à Paris, en personne, aurait été un véritable problème. Le germanophile récalcitrant, fervent défenseur de la cause des Empires, verrait dans le triomphe des alliés une avance de l'internationalisme américain et de l'égalitarisme démocratique. Il devait être très déconcerté par des positions pratiques comme celles de Maurras qui, selon son jugement, et bien que justifiées, faisaient le jeu du progrès de la mauvaise démocratie⁷².

Il est évident que Montealegre et Maurras se connurent. Montealegre était le meilleur ami de Francisco et Ventura García Calderón, qui étaient tous deux dans le cercle de Maurras, et se comptaient parmi ses lecteurs et consommateurs éditoriaux; il serait donc incroyable qu'ils ne lui présentèrent pas leur meilleur ami, le monarchiste péruvien, la grande promesse réactionnaire des lettres péruviennes, peut-être la seule de son temps, au cours de sa visite inhabituelle et attendue à Paris, en 1913 ou 1914. Au final, la position fervente du jeune Péruvien en faveur du Kaiser et de l'Empereur d'Autriche-Hongrie ne dut pas apparaître trop tôt, une fois la conversation entamée, après avoir parlé de littérature péruvienne et de la thèse monarchique de 1910. Mais si la lettre à Francisco sur les livres pour Maurras de 1916 ne paraît pas suffisamment éloquente en faveur de cette idée, nous devons alors aborder une confirmation indirecte de ce que nous venons d'argumenter, à travers la correspondance avec Charles Lesca, le maurassien qui travaillait avec Ventura vers 1911.

Maurras, le «maître lumineux»

Charles Lesca arriva à Lima en 1910, avec M. Martinenche. Ils étaient tous deux connus de Ventura, qui les avait recommandés à Riva-Agüero pour un simple parcours historique de la ville⁷³. Puis Francisco lui demanderait de l'aide pour une certaine bibliographie, ignorant que Lesca était rentré à Paris à la fin de cette même année. Montealegre semble avoir revu Lesca à Paris, à un moment de son séjour européen de 1919-1930, bien qu'aucun témoignage n'atteste que l'échange fut très intense. Ils parlèrent sans doute, non pas la première mais la seconde fois, de Maurras. Cela

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ Francisco García Calderón, "Un antagonismo milenario. Francia y Alemania" (1915), in Id., *Ideologías*, cit., pp. 331-339.

⁷² De manière incompréhensible, l'éloignement de Francisco et du marquis n'est pas traité dans l'unique texte dédié à la relation entre les deux, Jorge Andújar, "Francisco García Calderón y José de la Riva-Agüero y Osma", in *Boletín del Instituto Riva-Agüero*, vol. XXI, 1994, pp. 19-32.

⁷³ Voir *Lettre de Charles Lesca au marquis de Montealegre du 9 février 1935*, IRA, t. XVIII, p. 624.

explique une lettre tardive, de 1935⁷⁴, qui est typiquement une cause politique: on cherche alors à créer un mouvement de solidarité autour de Maurras, emprisonné par la République Française. Lesca pense à solliciter quelques mots de soutien du penseur, qui répond par un message qui, même s'il n'est pas inclus dans la *Correspondance* de l'IRA, peut se trouver, reproduit pas moins que dans l'*Action Française* de cette même année⁷⁵. Montealegre écrit avec une certaine gêne, cependant, due à l'interdiction papale dont Maurras fera l'objet jusqu'en 1937. En réalité, en 1935-1936 – ce qui correspond à un contexte complètement différent – Riva-Agüero s'appliquait à offrir une image publique d'ultramontain radical, ce qui faisait qu'il avait un intérêt particulier à éviter les complications avec un penseur agnostique. Le Roi d'Espagne avait émigré en 1931. Un symptôme de la réaction de Montealegre fut de s'allier avec les monarchistes espagnols, qui étaient religieux. En 1932, il avait prononcé son fameux *Discours de la Recoleta*, en réalité un manifeste en faveur de ces mêmes Espagnols, à forte parenté carliste; le document serait rapidement diffusé parmi la noblesse hispanique⁷⁶. Il était au courant des mouvements anti-républicains de la branche espagnole du mouvement de Maurras, l'*Action Espagnole*, qui conspirait alors contre la République d'Azaña⁷⁷. Il devait donc s'assurer que sa collaboration passe inaperçue dans le milieu hispanique (comme cela se produisit effectivement). A la différence de ce qu'il avait l'habitude de faire avec ses textes pamphlétaires et brochures, cet article de l'*Action Française* ne sera jamais traduit ni réimprimé et – que nous sachions – il ne le mentionna jamais parmi ses mérites, orgueilleuse et juste coutume qui accompagnait tous ses textes imprimés, à tel point que l'on peut affirmer qu'il reproduisit – parfois d'innombrables fois – tous les articles qu'il écrivit.

Montealegre avait écrit une lettre pour défendre Maurras. Cela impliquait, dans le contexte de son incarcération, qu'il reconnaissait sa dette envers le personnage. Cela impliquait de rendre publique sa condition de maurrassien. Lesca, du reste, ne s'arrêta pas à solliciter de l'aide pour Maurras mais, insatiable, gênait de plus en plus par des engagements celui qui ne voulait pas trop se rapprocher de l'*Action Française*. Cette pression de Lesca (qu'à n'en pas douter, Montealegre préférait éviter) eut pour résultat la rédaction d'une lettre de confession dont l'auteur – comme chaque fois qu'il pensait écrire quelque chose d'intérêt historique – conserva une copie, justement pour des usages comme celui de ce texte: afin que les choses soient bien claires. Il s'agit de la *Lettre à Charles Lesca du 7 janvier 1937*⁷⁸. Le paragraphe initial de la lettre mérite d'être reproduit intégralement:

Señor don

⁷⁴ Voir *Lettre à Charles Lesca du 9 février 1935*, IRA, t. XVIII, p. 624.

⁷⁵ Lesca écrit: «Je vous envoie une coupure de presse d'hier (8 février 1935) qui publie des extraits de votre lettre» (*ibid.*).

⁷⁶ *Un discurso notabilísimo del doctor José de la Riva-Agüero y Osma. Conmovera retractación de un pensador peruano*, Madrid, Huelves y Cía, 1932. Au Pérou il fut réimprimé dans le *Boletín Escolar Recoletano* et à Puno, puis réimprimé par l'auteur en 1937 dans *Por la verdad, la tradición y la patria*, t. I, pp. 371-378. En Espagne il fut réimprimé plusieurs fois en 1932.

⁷⁷ En termes généraux sur l'*Action Espagnole*, voir Raúl Morodo, *Acción Española, orígenes ideológicos del franquismo*, Madrid, Tucur, 1980, en particulier le chap. II.

⁷⁸ Voir IRA, t. XVIII, pp. 625-626.

Carlos Lesca
Paris.

Mon cher ami,

C'est avec un grand plaisir que j'ai lu votre lettre datée du 6 décembre dernier. Vous ne pouviez pas me demander une chose qui s'accorde davantage à mes idées et convictions [il se réfère à l'adhésion à Maurras]; même si comme catholique je regrette l'actuelle position religieuse de Maurras et l'excommunication en vigueur, je reconnais ses très hauts mérites politiques, je coïncide avec ses appréciations diplomatiques et anti-démagogiques, *car il a été et est pour moi un maître lumineux, un de ceux qui m'ont le plus influencé dans ma formation intellectuelle*. Je vous prie de le lui exprimer ainsi lorsque vous en aurez l'occasion, parce que je veux qu'en ces moments il se persuade de l'existence et de la fidélité de ses disciples au Pérou, bien que ceux-ci soit aussi médiocres et modestes que moi⁷⁹.

La teneur de cette lettre est presque celle d'un militant religieux (c'est-à-dire non pas laïc, mais plus proche de Cerrajería ou Rodezno) de l'*Action Française*. Elle est motivée par une série de lettres qui accompagnent un moment intense de la vie de Maurras, qui était sur le point de recevoir la reconnaissance de l'Académie Française en 1937 et allait postuler au Prix Nobel en 1938. De fait, à partir de 1935 Montealegre collabore directement à la cause de Maurras, mais nous devons l'abréger ici. Cet appui explique une rédaction assez rare pour un philosophe, historien politique et sociologue, à savoir les *Etudes de Littérature Française*, imprimées par leur auteur en 1944, la dernière œuvre écrite dans sa vie. Incroyablement, cette œuvre peut être considérée comme un hommage péruvien à Charles Maurras⁸⁰.

Comme il est facile de le constater, la lettre à Lesca dévoile le type de relation entre Maurras et Montealegre, et celui-ci le confirme, à tel point qu'il se dédie à la littérature qui plaisait à Maurras. Mais en procédant de cette façon, il éclaire également la relation avec ce même Maurras de 1913, et – peut-être sans que Lesca le sache – le motif de sa distance pendant toutes ces années, que nous avons anticipée. Nous le savons déjà: alors qu'ils étaient des penseurs analogues, traditionalistes, presque Français de tradition, ils entrèrent en querelle à cause des Empires centraux et cessèrent de se parler. Montealegre se reconnaît maurassien, déplore comme catholique l'agnosticisme de l'intellectuel qu'il admire, mais ne le fait pas comme politique ni comme philosophe, car en cela – il est facile de l'observer – ils ne diffèrent guère. Au contraire, il réaffirme: 1) qu'il est d'accord avec ses «appréciations diplomatiques». Cela veut dire: pas comme en 1913 ou 1914, où ils ne s'accordaient sûrement pas sur ce sujet, et où le Riva-Agüero favorable au Kaiser de Berlin et à l'Empereur de Vienne marquait une grande distance avec l'antigermanique Maurras. 2) Que par «antidémagogique», il adopte la même attitude face au libéralisme et au socialisme, ce en quoi tous deux s'accordaient sans le moindre doute en 1913. 3) Il utilise la douce expression de «maître lumineux», phrase exquise, qui indique les plus profonds sentiments qui, en 1937, ne s'étaient pas exprimés depuis deux décennies, depuis une date perdue, peu avant l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand. Il est bon de

⁷⁹ *Ibid.* C'est nous qui soulignons.

⁸⁰ José de la Riva-Agüero, *Estudios sobre Literatura Francesa*, Lima, Lumen, 1944.

rappeler que le mot de «maître» n'avait été préalablement accordé qu'à Marcelino Menéndez y Pelayo⁸¹ et à Miguel de Unamuno, les deux «maîtres» de Montealegre, en effet, en lettres espagnoles⁸². Mais il y a un ton de différence temporelle au contraste codifié dans cette lettre, qui met en avant le fait que le «maître» qu'il «est» (en 1937) «l'avait été» auparavant (en 1913). Qu'il l'avait toujours été, donc, malgré tout.

Il est intéressant que la lettre à Lesca, en 1937, conclut sur le fait que Montealegre regrette d'être passé d'innombrables fois par Paris, entre 1920 et 1940, sans avoir jamais échangé ne serait-ce qu'un mot avec le «maître lumineux» désormais révélé, pour lequel il allait maintenant rédiger son dernier livre, consacré aux poètes préférés de Maurras, qui était avant tout un illustre poète français. On ne s'explique pas comment le «maître» qui «est» et «avait été» n'a pas reçu de visites durant les années de présence en Europe. «Une de mes plus grandes déceptions» de l'Oncenio⁸³ durant lequel il était «émigré», fut de «ne pas l'avoir vu», ajoute le philosophe. Il est manifeste que ce dernier point ne vaut que pour la décennie qui court de son arrivée à Paris en 1911, à 1930. C'est avec une grande délicatesse que ce texte se garde de ne rien dire du séjour antérieur, celui qui nous incombe, entre 1913 et 1914, pour réserver aux dates postérieures le sujet des «disciples du Pérou». L'idée du texte est que, sûrement, en 1913 ou 1914, alors qu'il avait eu l'espoir de le voir, grâce à ses idées impériales, Montealegre n'aurait finalement pas donné de motif suffisant à Maurras pour que ce dernier le compte parmi ses «disciples» péruviens. Mais les temps avaient changé. Déjà, malgré les années de distance, l'heure était venue pour Maurras de comprendre qu'il avait bien des disciples péruviens, même s'il n'était pas capable de les apprécier pleinement parce qu'ils écrivaient en espagnol et qu'il les tenait pour «médiocres» par rapport à lui-même; et que ces disciples, aujourd'hui plus que jamais, lui rendaient hommage dans l'adhésion, et plus encore dans la pratique politique de la réaction universelle. En tous cas, Montealegre lui avait déjà remis «ses livres d'histoire» en 1917, semble-t-il, dans une certaine froideur. En 1936, en pleine collaboration avec Maurras, le marquis de Montealegre fonderait sa propre branche péruvienne, l'*Action Patriotique*, version péruvienne de l'*Action Française*.

Conclusion

Il y a peu de doutes – s'il en reste – qu'il y eut un incident, vers 1913 ou 1914, entre Maurras et Montealegre. Ils prirent contact par Ventura, le plus proche de Maurras parmi le cercle franco-latino-américain de Francisco. En se connaissant, ils parlèrent longuement de leurs affinités sur la monarchie et le nationalisme, sur Ernest Renan et Maurice Barrès, mais il y eut ensuite un dénouement désagréable à propos de la situation de la France face à la politique des empereurs d'Allemagne et d'Autriche-

⁸¹ Lettre du marquis de Montealegre à Marcelino Menéndez y Pelayo du 24 septembre 1905, IRA, t. XIX, p. 352. Voir en général César Pacheco Vélez, «Menéndez Pelayo y Riva-Agüero. A propósito de su epistolario», in *Boletín del Instituto Riva-Agüero* (Lima), num. 3, 1958, pp. 9-59.

⁸² César Pacheco, «Unamuno y Riva-Agüero: un diálogo desconocido», in Id., *Ensayos de simpatía sobre ideas y generaciones en el siglo XX*, Lima, Universidad del Pacífico, 1993, pp. 112-222.

⁸³ Gouvernement de 11 ans durant lequel Augusto Leguía fut Président du Pérou (1919-1930).

Hongrie, qui étaient appréciés du marquis. Le prudent Riva-Agüero s'éloigna dès lors de Maurras et s'abstint – dans la mesure du possible – de reparler du sujet avec d'autres personnes. Il s'excusa auprès de Francisco de son penchant pour les Empereurs, mais il s'éloignera ensuite de lui pour un motif semblable, principalement à cause des articles de 1914 et 1915 contre le nationalisme germanique et la monarchie catholique. En tous cas, quand la situation devint gênante à Paris, avec les troupes des Empires franchissant la frontière française, Montealegre s'en retourna rapidement chez lui. En fait, pas si rapidement. Il embarqua sur un navire en partance pour l'Asie, un tour supplémentaire pour visiter anonymement des Empires admirables, cette fois-ci les monarchies de la Cochinchine, qui étaient sur son chemin. Au retour, il accomplit la promesse faite à Maurras de lui envoyer «ses livres d'histoire», c'est-à-dire les livres sur la monarchie, à l'occasion d'une nouvelle publication, qui occuperait son attention durant toute l'année 1915 et une partie de 1916. Il ménagea un répit pour eux deux. Peut-être envoya-t-il les livres pour tendre un pont et réparer les dissensions existantes, mais ce fut inutile. C'est Maurras qui ne paraissait pas pardonner le thème allemand, et après tout, il ne lisait pas l'espagnol. Par ces paradoxes de l'histoire, l'antigermanique Maurras survivrait à la Seconde guerre mondiale grâce à la République de Vichy, c'est-à-dire aux nouveaux Empires. Au Pérou, il est clair que Montealegre serait maurassien sans grand étalage, comme il se doit dans un pays marqué par la révolution, comme le sont les pays de l'Amérique Espagnole.

Bibliographie⁸⁴

- ANDÚJAR, Jorge: "Francisco García Calderón y José de la Riva-Agüero y Osma", *Boletín del Instituto Riva-Agüero* (Lima), vol. XXI, 1994, pp. 19-32.
- BLANC, Elie: *Dictionnaire de Philosophie Ancienne, Moderne et Contemporaine*, Paris, P. Léthielleux, 1906.
- CUBAS, Ricardo: *Rediscovering the Peruvian Culture. A Study of the Intellectual Influence of Francisco García Calderón and the Generation of 900 in the Peruvian Political Debate during the Early Twenty Century*, thèse (Mg. Histoire), Cambridge, Center of Latin American Studies, 2000.
- FERRER, Melchor: *Breve historia del legitimismo español*, Madrid, Ediciones Montejuara, 1958.
- FISICHELLA, Domenico: *La democrazia contro la realtà. Il pensiero politico di Charles Maurras*, Roma, Carocci, 2006.
- GARCÍA CALDERÓN, Francisco: *In Memoriam*, Genève, La Frégate, 1945.
- GIOCANTI, Stéphane: *Maurras. Le Chaos et l'Ordre*, Paris, Flammarion, 2006.
- JIMÉNEZ BORJA, José: *José de la Riva-Agüero*, Lima, Universo, 1966.

⁸⁴ Cette section bibliographique présente simplement quelques renvois, étant donné qu'il n'y a pas d'antécédents à l'objet du présent ouvrage.

- MORODO, Raúl: *Acción Española, orígenes ideológicos del Franquismo*, Madrid, Tucur, 1980.
- PACHECO VÉLEZ, César: “Menéndez Pelayo y Riva-Agüero. A propósito de su epistolario”, in *Boletín del Instituto Riva-Agüero* (Lima), num. 3, 1958, pp. 9-59.
- PLANAS, Pedro: *El 900. Balance y recuperación*, Lima, CITDEC, 1994.
- RENAN, Ernest: *Qu'est-ce qu'une Nation?*, introd. de Toland Breton, suivi de préface aux *Discours et Conférences et Préface à Souvenirs d'enfance et de Jeunesse*, Paris, Le Mot et le Reste, 2007 (1882).
- RIVA-AGÜERO, José de la: *Un discurso notabilísimo del doctor José de la Riva-Agüero y Osma. Conmovedora retractación de un pensador peruano*, Madrid, Huelves y Cía, 1932.
- ID.: *Estudios sobre Literatura Francesa*, Lima, Lumen, 1944.
- ID.: *Obras Completas*, 20 ts., Lima, Instituto Riva-Agüero, 1962-2006.
- RIVERA, Víctor Samuel: “El autócrata liberal. Riva Agüero y John Stuart Mill”, in *Escritura y pensamiento* (UNMSM), année CVIII, num. 20, 2006, pp. 218-246.
- ID.: “El Marqués de Montealegre de Aulestia. Hermeneuta de la contrarrevolución”, in *Solar. Revista Iberoamericana de Filosofía*, num. 4, 2008, pp. 103-137.